

cinéma
PAUL DESMARETS
 place du Barlet – Douai
 répondeur : 03 27 99 66 69
 www.hippodromedouai.com
 hippodrome
 douai scène nationale

L'ARMÉE DU CRIME

Robert Guédiguian

Né le 3 décembre 1953 à Marseille. Fils de docker, Robert Guédiguian grandit dans le quartier populaire de l'Estaque, à Marseille. S'intéressant très tôt aux questions politiques, il entame des études de sociologie à la faculté d'Aix-en-Provence où il rencontre sa future compagne, Ariane Ascaride, qu'il suit à Paris lorsqu'elle s'inscrit au Conservatoire. Auteur d'une thèse sur la perception de l'État dans le milieu ouvrier, il est bientôt contacté par René Féret pour coécrire une adaptation de *Berlin Alexanderplatz*. Le projet naboutira pas, mais Guédiguian collaborera avec le cinéaste sur le scénario de *Fernand*, en 1980.

Déçu par la politique, Robert Guédiguian trouve dans le cinéma une nouvelle manière de s'engager. Il signe en 1980 son premier long métrage, le désabusé *Dernier Été* avec au générique Ariane Ascaride et Gérard Meylan, comédiens qui joueront dans la plupart de ses films, formant la « famille Guédiguian » - qui comptera aussi bientôt Jean-Pierre Darroussin. Se qualifiant lui-même de « cinéaste de quartier », il tourne ensuite plusieurs films confidentiels, dont *Rouge Midi* (1985), portrait de plusieurs générations d'immigrés italiens. Il sort de l'ombre en 1995 grâce à *À la vie, à la mort !*, un hymne à la solidarité salué par la critique, avant que le grand public ne le découvre à son tour avec l'optimiste *Marius et Jeannette*, romance en milieu ouvrier qui vaut à Ascaride le César de la Meilleure actrice en 1998. Tout en restant fidèle à la cité phocéenne, Robert Guédiguian s'essaie à différents genres, du film noir (*À la place du cœur*) à la fable (*Mon père est ingénieur*). Loin du cliché de la bonne humeur méridionale, le cinéaste tourne en 2000 une ambitieuse œuvre chorale, *La Ville est tranquille*, constat désespéré sur la misère sociale et la fin des utopies. Héritier du cinéma populaire des années 30 à 50 - il signe d'ailleurs avec *À l'attaque !* une variation autour de *La Fête à Henriette* de Duvivier - Guédiguian est l'auteur en 2002 d'un vibrant mélodrame, *Marie-Jo et ses deux amours*. En 2004, celui qui a longtemps eu sa carte au Parti Communiste abandonne le petit théâtre de l'Estaque pour se consacrer au *Promeneur du Champ de Mars*, évocation pudique et dépassionnée des derniers jours de la vie de François Mitterrand, avant d'accomplir un *Voyage en Arménie* en forme de quête des origines (2007). Après un retour à Marseille avec le polar *Lady Jane* (2008), il revient sur le réseau Manouchian dans l'ambitieux *L'Armée du crime*. Infatigable militant, d'origine à la fois arménienne et allemande par ses parents, Guédiguian était tout désigné pour revisiter cette page sombre de l'Histoire de la Résistance.

2009 (sortie France : 16 septembre 2009) - France - couleur - 2h19

film de **Robert Guédiguian**

scénario : **Robert Guédiguian, Serge Le Péron et Gilles Taurand** - image : **Pierre Milon** - montage : **Bernard Sasia** - premier assistant réalisateur : **Jean-Christophe Delpias** - décors : **Michel Vandestien** - costumes : **Juliette Chanaud** - musique : **Alexandre Desplat** - son : **Laurent Lafran et Gérard Lamps** - maquillage : **Mayté Alonso** - production : **Agat Films & Cie, StudioCanal et France 3 Cinéma** - producteurs : **Dominique Barneaud, Marc Bordure et Robert Guédiguian** - distributeur : **StudioCanal**. avec : **Simon Abkarian** (Missak Manouchian), **Virginie Ledoyen** (Mélina Manouchian), **Robinson Stévenin** (Marcel Rayman), **Grégoire Leprince-Ringuet** (Thomas Elek), **Lola Naymark** (Monique Stern), **Jean-Pierre Darroussin** (l'inspecteur Pujol), **Yann Tregouët** (le commissaire David), **Ariane Ascaride** (Madame Elek), **Adrien Jolivet** (Henri Krasucki), **Ivan Franek** (Feri Bocsov), **Horatiu Malale** (Monsieur Dupont), **Léopold Szabatura** (Simon Rayman), **Mirza Halilovic** (Petra), **Olga Legrand** (Olga Bancic), **Boris Bergman, Lucas Belvaux...**

ENTRETIEN AVEC ROBERT GUÉDIGUIAN

Comment faites-vous pour créer de la fiction à partir de faits réels et de personnages historiques ?

Robert Guédiguian - Je n'ai pas hésité à prendre quelques libertés dont je sais, de manière certaine, qu'elles ne produisent pas de contresens. Le sens global du personnage, de ce qu'il a fait, de sa place dans l'histoire est respecté. Mais, dans la fiction, il arrive que le sens global entre parfois en friction avec du factuel. Donc je m'autorise des libertés. J'ai modifié certains faits ou parfois bousculé la chronologie. Par exemple, dans le film, on arrête Krasucki en même temps que Manouchian. En réalité, il a été arrêté 6 mois plus tôt. Mais j'ai besoin de cette modification pour que mon récit marche.

La fiction est très présente aussi en ce qui concerne la vie intime des personnages, leur biographie. Qui ont-ils aimé ? Qui étaient leurs parents ? Quelles relations avaient-ils avec eux ? Les livres d'Histoire ne sont pas très déserts sur ces sujets.

À propos du film *Le Promeneur du Champ de Mars*, qui portait aussi de faits réels et de personnages ayant existé, des historiens ont dit que ce n'était pas de l'histoire, mais une archive de plus sur Mitterrand ; que tout en étant une fiction, le film témoignait d'une vision sur Mitterrand et que cette vision était à étudier comme un document supplémentaire. Si on dit la même chose de *L'Armée du crime*, je serai ravi.

Le début du film est une véritable chronique sociale et familiale...

Oui. Du point de vue dramaturgique, commencer une histoire par des récits éclatés sans action ni suspense, c'est casse-gueule. Mais j'ai voulu développer d'emblée et simultanément les trois grands axes que sont Rayman, Elek et Manouchian (je dois dire pour la mémoire de tous les résistants du groupe Manouchian que l'on pourrait faire avec les 23 personnages, 23 films). Montrer où ils habitaient, comment vivaient leurs parents, leurs frères et sœurs... On est effectivement dans la chronique. Cela suppose que ce qui est montré ait un intérêt fort en soi, et non par rapport à la séquence d'avant ou à celle d'après. C'est tout le contraire d'un film d'action. Mais du coup, cela nous rend les personnages plus proches. Ceux-ci ne sont pas des héros abstraits venant de nulle part. Ce sont des héros démythifiés. Le film montre précisément comment les jeunes membres du groupe Manouchian, en particulier Thomas Elek et Marcel Rayman, entrent en résistance, c'est-à-dire quelles sont leurs motivations, quel est le processus de leur engagement... Individuellement, ces très jeunes gens - ils ont souvent moins de 20 ans - veulent réagir. Parce qu'ils ne supportent pas ce qui se passe, ils sont indignés, révoltés. Alors ils vont commencer par quelques actes très simples, comme jeter des tracts dans la rue, ce qui est cependant extrêmement dangereux dans Paris occupé. Mais il y a aussi une prédisposition chez eux à réagir de la sorte : en général, ils ont tous des parents, qu'ils viennent d'Europe centrale, d'Arménie, d'Italie ou d'Espagne, qui ont été touchés par les discriminations et l'oppression. Très tôt dans leur vie ces jeunes ont donc été marqués par l'idée de la liberté, par l'idée de ce que représente à leurs yeux la France, le pays des Droits de l'Homme. Ils vont donc agir en fonction de principes moraux universels qui sont au-dessus des lois. Rapidement, ils sont intégrés aux FTP-MOI (Francs-Tireurs Partisans de la Main-d'Œuvre Immigrée), où ils sont tenus à une certaine discipline pour être plus efficaces... Il y a en effet une prise en main de ces jeunes gens par une organisation qui les forme, qui les cadre et les dirige. Les membres de cette organisation, comme Dupont, sont de vrais chefs qui n'hésitent pas, par exemple, à pousser Manouchian dans ses retranchements, à le

L'Armée du crime arrive à temps : les survivants de la Résistance et du groupe Manouchian de la FTP-MOI se font de plus en plus rares... Il est d'autant plus important d'évoquer aujourd'hui cette page d'histoire que, devenu réformiste et oubliant l'internationalisme prolétarien, le PCF n'est désormais plus que l'ombre de lui-même. Peut-être a-t-on également oublié la part prépondérante qu'il a joué dans la lutte armée contre l'occupant. Étonnamment, Guédiguian ne fait aucune référence au poème d'Aragon (*L'Affiche rouge*, écrit en 1955 pour rappeler aux membres du Parti qu'il n'y avait pas que des « vrais » français dans la Résistance, et chanté plus tard par Léo Ferré) ni au film éponyme de Frank Cassenti (1976). En revanche, le réalisateur remplit son objectif : nous faire ressentir la proximité des divers membres du « groupe Manouchian ». Manouchian et les siens sont autant de personnages ordinaires, motivés à prendre les armes par les injustices et les persécutions dont ils sont victimes ou témoins impuissants. Guédiguian a su diriger ses acteurs et reconstituer avec authenticité une époque noire de la France. Sa mise en scène, de facture classique, renoue avec le cinéma historique populaire, tout en se reposant sur une structure chorale beaucoup plus moderne, qui expose progressivement les motivations de chaque personnage. En contrepoint, les propos de l'ignoble collabo Philippe Henriot, ainsi que le zèle écœurant de la police pétainiste, nous rappellent que la xénophobie et la haine des immigrés ont des racines toujours bien vivantes...

C.R. - Fiches du Cinéma

relancer sur le génocide des Arméniens pour qu'il fasse ce que l'organisation souhaite qu'il fasse. Il fallait les organiser parce que beaucoup étaient très jeunes, donc inexpérimentés, un peu tout fous, et ils continuaient à vivre. Certains étaient amoureux, séduisaient des filles. Donc, il y avait des imprudences. Et même une arrogance à se croire invulnérable. J'aime ce trait de caractère chez eux, qui a à voir aussi avec l'esprit libertaire. Ils ne sont pas des moutons dociles, prêts à obéir à tout. Je me suis dit qu'il fallait tirer ces jeunes vers quelque chose de résolument contemporain, en les faisant agir autour de questions qui traversent le temps : Quelle est notre capacité d'indignation ? À quoi s'oppose-t-on ? Comment se comporte-t-on dans un groupe ?

Donner la mort n'est jamais anodin dans *L'Armée du crime*, autant pour les personnages que pour les spectateurs. Comment êtes-vous parvenu à construire cette « éthique du regard » sur la violence ?

Je crois qu'il y a deux manières d'occulter la violence. La première, très répandue, relève d'une sorte de complaisance dans le naturalisme où la violence se transforme en spectacle. Les Américains sont très forts de ce point de vue. La seconde manière, plus européenne, c'est de ne rien montrer du tout ou de manière très euphémisée. Dans les deux cas, la violence n'est pas dénoncée. Or je crois qu'il ne faut pas éviter ce sujet. Il faut que le recours à la violence continue à nous choquer, à apparaître comme quelque chose dont on peut et dont on doit tenter de se passer. La violence au cinéma, le public connaît cela par cœur. Si jamais un coup de poing est mal donné, les spectateurs s'insurgent. Donc il faut tenir compte aussi du niveau d'éducation, des habitudes du public par rapport à cela. Je crois que l'on ne peut envisager la violence que scène par scène et plan par plan. Il faut parvenir à être à la fois dans le spectaculaire revendiqué par le public et dans la dénonciation nécessaire. Sur chaque scène, il n'y a probablement qu'une seule manière de faire et il faut la trouver.

Le film ne comporte aucune archive filmée. En revanche, vous avez utilisé des archives radiophoniques issues de Radio-Paris. Que ces messages de propagande soient dits par les vraies voix de l'époque ajoute au sentiment d'écœurement que ceux-ci provoquent...

Dans le film, c'est la plupart du temps la voix de Philippe Henriot, collaborateur notoire, qu'on entend à la radio. Ce qui est dit est d'autant plus violent qu'on ne voit pas le visage de celui qui parle. Le contenu en est comme révélé. Ces propos sont horribles. Comment peut-on prononcer des choses aussi abjectes, dans une langue ampoulée de surcroît, avec une diction pompeuse et surtout comment les gens ont pu avaler un tel tissu d'inepties ? Même si ce n'est pas le cœur du film, ces résistants présentés comme l'Armée du crime sur « l'Affiche Rouge », me permettent aussi de parler des techniques de manipulation de l'opinion. D'où ces extraits que j'ai choisis parce qu'ils disent comment on ment sur qui est un immigré, un chef de bande, etc. J'ai été particulièrement frappé par ce texte qui dit que les attentats ne nuisent pas aux Allemands mais aux Français qui travaillent, qu'un attentat dans une boulangerie prive de pain des Français et non les soldats allemands... Ce sont des méthodes de désinformation qui sont, toutes proportions gardées, encore en vigueur aujourd'hui.

Dossier de presse - Agat films (extraits)

En évoquant une page tragique de la Résistance française, Robert Guédiguian signe un grand film populaire, galvanisé par un souffle épique autant que tragique, et traversé une fois encore par son indéfectible humanisme. Les fidèles du cinéaste marseillais pourront s'étonner de l'apparente rupture de thématique que constitue cette *Armée du crime*.

Il est vrai que le film historique à tendance « devoir de mémoire » n'avait encore jamais figuré dans la filmographie de l'auteur de *Marius et Jeannette* et de *Mon père est ingénieur*. Mais, et après le magnifique *Lady Jane*, il faut au contraire se réjouir de ces changements — et enrichissements — d'inspiration. Car si Guédiguian en profite pour inventorier d'autres facettes de son cinéma, et affirmer de nouvelles ambitions de mises en scène, il n'en reste pas moins fidèle — et ici de manière ô combien brillante — aux thématiques politiques et sociales qui étayent son œuvre depuis ses débuts. Et si ce nouvel opus est à classer parmi les plus passionnants et aboutis de son auteur, c'est d'abord par sa volonté affichée de transcender de manière subtile, sans didactisme bêta ou métaphore alambiquée, son seul contexte historique. Sans pour autant le minorer. Il choisit ici d'évoquer le réseau Manouchian, dont la quasi-absence des manuels d'histoire comme de notre mémoire collective (autorisée ?) reste troublante. Laissons de côté les hypothèses partisans, mais interrogeons-nous tout de même sur ce qu'il convient d'appeler la mise à l'écart du destin de cet Arménien et de ses camarades communistes, juifs, polonais, espagnols et autres immigrés de seconde génération qui prirent les armes pour défendre notre nation contre l'occupant allemand. Pas assez gaullistes ? Ou Français de souche ? Là où le travail de Guédiguian devient passionnant, c'est que depuis cet épisode tragique, il ne cesse de lancer des pistes, moins idéologiques que de réflexion, sur notre propre époque. En particulier lorsque Manouchian, non-violent convaincu, finit par franchir la frontière à sens unique vers le crime de sang. Un « meurtre » initiatique dont l'écho se prolonge vers tous ces anonymes d'aujourd'hui qui prennent les armes pour défendre leurs légitimités identitaires.

Guédiguian étant l'exact contraire d'un propagandiste, c'est évidemment moins l'acte que le dilemme intellectuel et émotionnel qu'il souhaite ici faire éprouver par un superbe travail formel. Dont la puissance, loin de tout académisme, trouve l'un de ses plus bouleversants accomplissements lors d'une évocation de la rafle du Vel d'Hiv (un autre épisode trop rarement abordé). Un cauchemar éveillé, filmé dans un silence mortuaire et insupportable de pesanteur tragique, dont l'horreur d'abord quasi surréaliste, comme impensable, est brutalement ramenée à la réalité par le cri déchirant d'un nourrisson. Du grand cinéma, tout simplement.

Xavier Leherpeur - Studio Ciné Live

CINÉVÉNEMENTS MARDI 20 OCTOBRE À 20H30

À CÔTÉ 2009 - FRANCE - COULEUR - 1H32

DOCUMENTAIRE DE STÉPHANE MERCURIO

De l'autre côté du mur de la prison, celui des familles et des proches en attente de parler ; leur angoisse de ne pas savoir, leur terreur face au suicide toujours présent, leurs nuits blanches.

SEANCE CINÉ-DROIT EN COLLABORATION AVEC L'ASSOCIATION ARC-EN-CIEL, L'ANVP (VISITEURS DE PRISON) ET L'AMNŒNERIE CATHOLIQUE

SUIVIE D'UN DÉBAT EN PRÉSENCE DE LA RÉALISATRICE ET D'ALAIN BLANC, PRÉSIDENT DE CHAMBRE À LA COUR D'APPEL DE DOUAI